

L'homme nouveau

Boris sans Béatrice de Denis Côté

Luc Laporte-Rainville

Volume 34, numéro 2, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81068ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Laporte-Rainville, L. (2016). Compte rendu de [L'homme nouveau / *Boris sans Béatrice* de Denis Côté]. *Ciné-Bulles*, 34(2), 24–25.



L'homme nouveau

LUC LAPORTE-RAINVILLE

Il y a toujours chez Denis Côté cette tendance grisante à l'expérimentation formelle. Parfois, cela s'exprime par l'effacement des conventions narratives (**Bestiaire**, 2012); d'autres fois, cela se confond aux poncifs du cinéma classique afin de le métamorphoser en une création des plus hybrides (**Curling**, 2010). Mais de ces deux sentiers empruntés par le réalisateur, seul le second lui permet de s'épanouir artistiquement, de toucher du doigt une émotion qui va au-delà du plaisir de déconstruire les structures existantes. En témoigne **Vic et Flo ont vu un ours**, sorti en 2013 et récipiendaire du Prix Alfred-Bauer au Festival international du film de Berlin. À mi-chemin entre cinéma expérimental et récit populaire, ce singulier long métrage constitue le point d'orgue d'une démarche qui unit, en une sorte de coalescence, ces deux éléments.

Cette manière de faire se perpétue dans **Boris sans Béatrice**, dernier opus du cinéaste. On y retrouve cette volonté de raconter une histoire simple et de la court-circuiter pour mieux l'extirper de son conformisme pernicieux. Toutefois, cette appétence pour le renouveau se lie ici à une quête existentielle teintée d'un discours aux préoccupations ésotériques. Certes, il faut appréhender cet adjectif dans son acceptation méliorative, c'est-à-dire en replongeant au cœur même de son étymologie (le terme provient du grec *esôterikos* qui signifie «de l'intérieur»). C'est seulement dans cette optique que l'on peut saisir la réflexion entamée par le réalisateur sur la connaissance de l'intériorité.

Mais comment le cinéaste s'y prend-il? Comment insère-t-il cette cogitation dans l'histoire racontée? Et qui est le Bo-

ris du titre? Il s'agit en fait d'un homme infatué pour qui la réussite passe par l'embrassement des préceptes capitalistes. Orgueilleux jusqu'à la nausée, ce chantre du néolibéralisme voit sa vie de couple s'effriter, alors que sa femme Béatrice, ministre au sein du gouvernement canadien, sombre dans une profonde dépression. Grabataire muette, elle trouve refuge dans la maison de campagne du couple, tout comme ledit Boris qui prend un long congé pour se rapprocher de sa douce moitié. Or, l'inconscience de l'homme aura tôt fait de le pousser dans les bras d'une autre (Elga, une collègue de travail racée), tout en l'incitant à en convoiter une troisième (Klara, une jeune domestique russe travaillant pour lui). Toujours est-il que l'improbable se produit. Une nuit, sur une plaine d'allure sinistre, Boris fait la rencontre d'un gourou l'accusant d'être responsable de la

maladie de Béatrice. Pis encore, il affirme que si la ministre est neurasthénique, c'est parce que l'égotique mari vit lui-même dans l'affliction. Mais est-ce vraiment le cas?

Pour répondre à cette question, Côté met en scène un phénomène contesté par plusieurs scientifiques : la conscience « transpersonnelle ». Celle-ci se définit, entre autres, par cette faculté de synchronisation de l'activité du cerveau d'une personne donnée sur celle de l'encéphale d'une autre. En clair, si un individu se comporte en masochiste (physiquement ou psychologiquement) et qu'il entretient un lien affectif fort avec un autre individu, il pourra ressentir la douleur que l'autre s'inflige comme s'il s'agissait de la sienne. Et c'est exactement ce que le cinéaste propose dans la séquence où Boris fait l'amour avec Klara dans la maison de campagne où son épouse a trouvé refuge. Car, une fois l'acte sexuel accompli, un cri de frayeur retentit dans la résidence. Les deux amants se précipitent vers la chambre de Béatrice et découvrent cette dernière sur son lit, le nez et les lèvres souillés d'un sang garance. Dès lors, on constate que le parallèle suggéré par le cinéaste est plus qu'explicite : Boris, en trompant sa femme, s'inflige inconsciemment les pires tourments et, de surcroît, aggrave l'état de santé de celle qu'il aime. En usant ainsi du concept de « transpersonnalité », Côté crée un effet-choc pour sortir le protagoniste de son marasme miasmatique. Et cela fonctionne plutôt bien, dans la mesure où l'individualiste personnage met fin à ses relations avec Klara et Elga — ce qui a pour effet de rendre Béatrice beaucoup moins fragile.

Cette incursion dans le fantastique (récurrente chez le réalisateur) va de pair avec la pensée nietzschéenne dont s'imprègne l'ensemble du film. En effet, lors de la première rencontre entre Boris et le maître spirituel, on sent déjà que ce dernier, aussi inquiétant soit-il, veut le bien de son interlocuteur. Il tient à lui venir en aide, remettant en question sa



façon de vivre, d'agir, d'être. Il y a quelque chose comme une relation d'amitié/haine qui naît entre eux, évoquant justement les positions de Nietzsche sur l'attachement véritable entre deux êtres. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra* (1883), le philosophe soutient qu'il faut voir en tout ami un ennemi potentiel. Car le véritable ami est celui qui ébranle les certitudes nocives ancrées en son semblable. Il est nécessaire de mener une guerre aux tares qui rongent ce dernier, afin qu'il surpasse sa condition humaine. Et c'est bien à cela que Boris est confronté. D'ailleurs, le gourou lui dira, lors de leur ultime tête-à-tête, que tout disciple est en droit de ressentir de la colère envers son guide. La transmutation intérieure aura été brutale, sans pitié.

Bref, on peut postuler, sans grand risque de se tromper, que le plus récent film de Côté propose un univers hautement philosophique centré sur la découverte de

soi, tout en renouvelant les habituelles extravagances du metteur en scène. Est-ce là le nouveau signe d'une maturation artistique déjà détectée dans **Vic et Flo ont vu un ours**? Peut-être bien. Dans tous les cas, c'est une réelle joie pour le cinéphile averti. **CE**



Québec / 2016 / 93 min

RÉAL. ET SCÉN. Denis Côté **IMAGE** Jessica Lee Gagné **SON** Frédéric Cloutier et Bernard Gariépy-Strobl **MUS.** Ghislain Poirier **MONT.** Nicolas Roy **PROD.** Sylvain Corbeil et Nancy Grant **INT.** James Hyndman, Denis Lavant, Simone-Élise Girard, Isolda Dychauk, Louise Laprade **DIST.** K-Films Amérique